

EN ATTENDANT
LA NEIGE

Annika Jaillet

En attendant la neige

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*À Benoît Rossel,
pour avoir allumé l'étincelle de cette histoire,*

*À Caroline Champion,
pour avoir attisé ce brasier naissant,*

*À Quentin Aeschbacher,
pour avoir donné le bois
Qui a fait vivre ce feu malgré l'hiver.*

CHAPITRE PREMIER

C'est arrivé, simplement, comme ça, sorti de nulle part, comme souvent je suppose. C'est un des trucs typiques avec la mort, elle frappe un peu au hasard. Pour moi, ce n'était qu'une simple camarade de classe, on faisait juste les TP ensemble. Je ne m'étais jamais senti proche d'elle, mais elle était gentille, un peu plus facile d'accès, en apparence en tout cas, que la plupart des gens de ce lycée. Du coup, moi aussi j'essayais d'être gentil. Sa disparition... Elle n'aurait rien dû me faire ressentir d'autre qu'un sentiment de malaise, non ? Il y avait pourtant quelque chose de douloureux et d'effrayant dans la place vide qu'elle avait laissée à mes côtés. Quelque chose qui m'a plus marqué que je ne l'aurais cru.

Elle s'appelait Ailill Melanie Ryan, mais elle demandait que tout le monde l'appelle Melanie, son deuxième prénom, qui était bien plus commun que cet étrange nom qu'elle tenait de sa grand-mère aux origines irlandaises. Ça m'avait marqué, parce que, dès mon premier jour, le prof de sciences l'avait écorché, c'est vrai que Melanie c'était bien plus facile à prononcer.

Nos camarades de classe la regardaient toujours avec un certain... dégoût, si on peut le dire ainsi. Ça m'avait agacé sur le

moment, ces jugements sans fondement, ce rejet de la différence, mais je n'y avais jamais porté plus d'attention que ça. Il n'y avait jamais grand-chose qui la retenait, mon attention.

C'était une erreur. Ce je-m'en-foutisme à la con, en y repensant je pourrais me mettre des tartes. J'aurais dû plus m'y intéresser. Son côté décalé, que j'appréciais chez elle, lui avait attiré quelques ennuis. Ce qui précisément dérangeait, j'étais incapable de le dire. Enfin si, peut-être, elle avait une façon d'être avec les gens, elle s'imposait une distance avec les autres. Comme si elle ne voulait pas être là, qu'elle voulait juste disparaître de la vue de tous. Elle marchait la tête basse, se fondait parmi les ombres. Elle n'était pas particulièrement jolie, sans pour autant être repoussante. « Banale » était un mot qui lui correspondait presque bien. Elle voulait juste s'immiscer dans la masse, disparaître, passer inaperçue. Mais on ne l'a pas laissée se cacher. Certaines personnes, toujours les mêmes, l'avaient prise en grippe. Je n'ai jamais cherché à savoir à quel point c'était allé loin. J'aurais dû. Pourtant, lorsqu'on avait cours ensemble elle me souriait et riait à mes semi-blagues, du coup, ça ne devait pas aller si mal, non ?

Dans la rue, après sa disparition, je cherchais constamment son visage, et souvent, je finissais par le trouver. Dommage qu'il n'était fait que de papier. La dernière fois qu'elle avait été vue, ce fameux 28 novembre, c'était dans la forêt. Elle aimait courir, et apparemment par tous les temps. Des battues ont donc été organisées. Hormis les profs, et quelques âmes qui aimaient se faire bien voir, j'étais l'une des seules personnes de mon lycée à s'être proposées. J'avais réussi, après des heures de négociation, à motiver l'un de mes amis, enfin mon seul ami, à venir avec moi. Il n'avait pas l'air ravi d'être là. Je m'en voulais un peu de lui avoir forcé la main. Mais j'avais besoin de compagnie.

Il faisait froid, vraiment froid, l'hiver avait commencé à s'installer. Ça faisait déjà une semaine qu'on la cherchait. On espérait la retrouver avant les premières neiges. Et effectivement on l'a trouvée, ou plutôt, je l'ai trouvée.

On était en plein milieu de la nuit. Le faisceau des lampes torches illuminait des coins de forêt de manière désordonnée. Mon pote Gab n'arrêtait pas de se plaindre du froid, il répétait sans cesse vouloir rentrer chez lui. Il ne l'a pas fait. Il était pâle, tremblant de tout son corps. Je ne l'aurais jamais cru aussi frileux. Mais... n'y avait-il vraiment que le froid qui nous faisait frissonner ? Cette ambiance pesante, elle ne laissait personne indifférent. Personne n'était prêt, tous tendus, à l'affût de chaque mouvement, soupirant d'un étrange soulagement lorsqu'on reconnaissait dans cette ombre une simple créature des bois. Comme tout le monde, je me retournais à chaque craquement de branches, feulement d'animal : murmures de la forêt. Il y avait quelque chose dans l'air qui aurait rendu fou n'importe quel homme.

J'ai entendu des pleurs, des sanglots. J'ai d'abord cru que c'était mon imagination.

— Tu entends ça ? avais-je demandé.

Gabriel s'est tourné vers moi, un air terrifié sur le visage, il s'est tu quelques secondes, l'oreille tendue.

— Non, j'entends rien.

Un nouvel appel résonnait à mes oreilles, impossible à ignorer. J'en étais sûr, il y avait quelqu'un dans ces bois qui criait à l'aide. Je me suis précipité en courant vers la source du son, hurlant comme un fou : « Y a quelqu'un ? » Peut-être que je l'étais,

fou, l'angoisse ayant vrillé mes nerfs, troublant mes sens, j'étais convaincu qu'on allait me répondre.

Gab me suppliait de revenir. Ça m'était impossible, une étrange sensation me tirait l'estomac, comme un mauvais pressentiment. Je me suis arrêté, paralysé, incapable de comprendre ce qui se jouait devant mes yeux.

— Sam ! Sam ! T'es où bordel ?

Je l'entendais m'appeler, mes lèvres bougeaient pour lui répondre, aucun son ne s'échappait. J'étais devenu physiquement incapable de dire quoi que ce soit. L'air ne passait plus, ma respiration était simplement bloquée par la peur. Simplement figé. Mes yeux étaient accrochés à elle, impossible de m'en détacher.

— Ah t'es là, mais qu'est-ce que... Oh putain de merde !

Une odeur âcre, acide, avait envahi l'air. Bien que forte et soudaine, elle ne surpassait pas celle de la putréfaction. Je l'ai entendu vomir à côté de moi. Je n'ai pas fait un mouvement. Ma lampe torche, je l'ai laissée glisser hors de ma poigne, elle est juste tombée. Son faisceau glacé illuminait le sol, pire qu'un projecteur, donnant un air lugubre à la scène, c'était trop.

Le corps tordu dans un angle improbable, un simple jogging et un t-shirt noir. Ses pieds étaient nus, bleutés par le froid, marqués de noir par les coupures. On ne voyait plus son visage derrière le rideau de ses cheveux sombres. Les griffes de la forêt avaient déchiré sa peau. Son bras était tendu vers nous, comme dans un dernier appel à l'aide. On pouvait voir l'os qui perçait la chair. C'était un spectacle macabre, terrifiant. Un portrait de la mort

dans une de ses versions les plus brutes, les plus cruelles, les plus à vomir.

Mais c'était loin d'être le pire. Je me sentais perdre pied, une peur dévorante s'emparait de ma conscience, grignotant avec avidité ma raison. Je ne pouvais pas accepter ce que j'avais face à moi. Elle était morte, morte ! C'était impossible. Mon monde vacillait. C'est à cet instant précis que j'ai réalisé à quel point l'esprit humain est fragile. On passe, sans même s'en rendre compte, notre vie en équilibre sur une corde. Un simple coup de vent peut nous faire tomber du côté de la folie. Mais ce n'était pas qu'une petite bourrasque qui me faisait perdre l'équilibre. C'était un véritable ouragan qui voulait m'arracher à mon fil.

Mon ventre était noué, prêt à se déverser et moi aussi, comme Gab, j'aurais vomi, si je n'avais pas eu Ailill, devant moi, en train de pleurer et de crier. La voilà, la tempête qui allait me faire chuter. La fissure dans mon monde qui allait permettre à la folie de s'infiltrer. Elle a levé des yeux gris acier vers moi. J'étais pourtant convaincu qu'ils étaient bruns. Elle était pâle, irréelle, même ses cheveux avaient pris une teinte grisâtre. Son être avait perdu la couleur de la vie. Elle m'a hurlé dessus, je n'avais jamais remarqué à quel point elle avait du souffle quand elle était en vie.

— Samuel, où est-ce que je suis ? Pourquoi est-ce qu'il fait si noir ? Samuel... qu'est-ce que c'est ?

Son bras, son être étaient translucides sous le faisceau des lampes torches qui se rajoutaient derrière nous, toutes pointées vers ce sombre spectacle. Sous le feu des projecteurs, la conclusion d'une tragédie. Elle désignait son corps, elle était terrifiée, elle ne comprenait pas. Moi non plus, je ne comprenais pas. Les gens se rassemblaient tous autour de nous, ils criaient, ils pleuraient.

Elle, elle marchait sur les feuilles mortes, sans bruit, désormais calme alors que le désespoir frappait avec ces pics de panique. Elle s'est approchée de moi.

— Pourquoi personne ne me voit, pourquoi es-tu le seul à me regarder? Samuel...

Mes yeux passèrent de son visage blanc à son visage bleu, de son visage pur à son visage blessé, de son visage perdu à son visage mort. Mon cerveau ne l'a pas supporté, il a pété, disjoncté, j'ai vu noir. J'entends encore sa voix m'appeler.

CHAPITRE 2

Je fixe ma table, un cahier de bio ouvert posé sur le bois. Mes yeux dansent sur le système nerveux, incapables de le voir. Je lève le regard, aperçois mon reflet flou dans la vitre. Il y a un rideau de brume sur la forêt qui s'étend devant moi. Les arbres sont lugubres, comme sales dans cet air humide. Un oiseau passe entre les troncs, sa traversée n'a rien de rassurant. Elle sonne morbide dans ce paysage sombre. Mon visage devient net, la forêt trouble. Des plis de peau et une teinte grise ont pris forme sous mes yeux. La fatigue se lit sur mon visage lassé. Ça fait bientôt une semaine que je ne dors plus. Depuis qu'elle a disparu en fait, mais c'est devenu bien pire depuis que j'ai trouvé son corps. Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que j'ai vu. La police m'a interrogé à mon réveil à l'hôpital. Ça ne les a pas aidé, parce que tout ce que j'ai pu leur dire, ils le savaient déjà. Alors ils ne m'ont plus rappelé. Je ne peux m'empêcher de penser que le choc de voir ce corps m'a fait halluciner. Il ne peut en être autrement. On m'a conseillé d'écrire ce que j'ai vu. Je tire un cahier de mon tiroir, relis ces lignes qui n'ont pas de sens. Ferme ce cauchemar pour le cacher dans le bois de mon bureau. Comment est-ce que tout cela pourrait seulement être réel? Je passe une main lourde sur mon visage, frotte pour chasser la fatigue qui le marque. Mon début de barbe croche à ma main. Je fixe une nouvelle fois la forêt, je

n'arrive pas à voir cette inaccessible réalité. Tout ce que mon esprit arrive à atteindre est le fantôme d'un rêve étrange.

Mon téléphone clignote, sonne en imitant un carillon. Mon réveil. Je jette un dernier coup d'œil au tableau derrière ma fenêtre. La grisaille est lourde, incapable de rester dans les airs, stagnant au niveau du sol. Il va peut-être pleuvoir. Ça éclaircirait ce monde, et résonnerait magnifiquement avec mon humeur sombre. J'abandonne mes cahiers, on a beau être un jour de cours, aujourd'hui, je suis dispensé. Comme un grand nombre de mes camarades. Mais ça m'étonnerait qu'il y ait beaucoup de gens qui y aillent.

Je troque mon t-shirt et mon sweat pour une chemise blanche et une cravate noire. Je me mets devant mon miroir, essaye d'ajuster le tissu sombre. Je me regarde. J'ai l'air d'un cadavre, j'ai la même blancheur morte. Je touche du bout des doigts la glace. Mes cheveux noirs sont bien trop longs, ils tombent en bataille sur mes yeux vert menthe à l'eau. Seule vraie touche de couleur dans ce reflet. J'entraperçois la veine de mon cou palpiter, pas vraiment mort alors...

Quelqu'un toque à ma porte. Je n'ai pas le temps de répondre que mon père l'ouvre. On se ressemble beaucoup, mêmes yeux cernés, même air décontenancé. Il essaye de sourire, mais c'est dur dans ce genre d'atmosphère, encore plus que d'habitude.

— C'est l'heure d'y aller.

Je ne dis rien, je ne dis jamais rien. Je me contente de ramasser la veste qui va avec le costume, et je le suis. Le voyage dans la voiture se fait en silence, comme chaque fois. Le ciel est de plus en plus terne. J'observe la route. Ces milliers de choses que l'on ne prend même pas le temps de regarder, j'essaie de les distinguer, mais la

voiture roule trop vite. Alors je me contente de savourer l'enchaînement de ces choses.

On quitte les routes forestières, on s'enfonce dans les faubourgs fades de la ville. Avec mon père, on vit dans un chalet qui appartient à la famille. Il est grand, bien trop grand pour nous deux, il est également bien trop loin du centre. Quand mes parents ont divorcé, ma mère est partie vivre loin d'ici, avec son nouveau mari. Moi je suis resté avec mon père, le seul des deux qui semblait bien encore vouloir de moi à l'époque. Notre vie est tranquille, il travaille comme archiviste à l'université du coin, il m'amène et me ramène des cours. J'ai le permis depuis un mois, mais avoir une autre voiture nous aurait coûté trop cher, et les bus ne courent pas vraiment les routes de forêt.

Les roues s'arrêtent, mon monde tangué légèrement. Je tourne la tête vers l'église. Un ensemble de briques sans réelles couleurs, dégorgées par le temps et la pluie. La pointe menace le ciel, prête à percer les lourds nuages. J'entre dans le bâtiment sombre. Il y a plus de gens que je n'aurais cru. Elle était aimée, au fond. Ça ne devrait pas autant m'étonner. Elle était vraiment gentille, et marrante, pour les rares fois où elle souriait. Pourtant, elle était comme impossible à approcher, je veux dire, plus que pour des banalités. Il y a deux, trois jeunes dans un des coins de l'église. Je ne les ai jamais vus, je ne pense pas qu'ils viennent de la région. Ils ont la mine triste, fixent le sol avec une certaine absence, leurs yeux sont rouges et cernés. Les parents sont devant. Ils gardent la tête haute. Comme s'ils n'avaient pas le droit de pleurer, et ils ne vont pas pleurer, je le vois déjà. Ils n'ont peut-être pas encore réalisé, réalisé qu'elle est partie.

Je reste bloqué à l'entrée, j'entends la voiture de mon père sortir du parking. Il va travailler, c'est normal, pourquoi serait-il venu? Il ne la connaissait pas... Mais moi... Pourquoi suis-je venu? Je ne reconnais personne. On n'était donc vraiment pas dans le même